

Raphael Lemkin et Jan Karski, consciences de l'humanité

Livre. L'historienne Annette Becker a croisé les parcours de ces deux hommes, qui se sont heurtés à l'incompréhension alors qu'ils alertaient les Alliés sur l'extermination des juifs.

LE MONDE | 20.01.2018 à 08h13 | Par Antoine Flandrin

Livre. Rares sont ceux qui, dès 1941, ont su percevoir l'ampleur et la nature spécifique de l'extermination des juifs au sein des crimes de la seconde guerre mondiale. Parmi eux, deux Polonais : le juriste juif Raphael Lemkin (1900-1959) et le résistant catholique Jan Karski (1914-2000). L'historienne Annette Becker a croisé les parcours de ces « deux messagers du désastre », qui ont eu pour point commun de se heurter à un mur d'incompréhension et de rejet.

CONVAINCU QUE
LE PEUPLE JUIF
EST EN TRAIN DE
« DISPARAÎTRE DE
LA TERRE »,
RAPHAEL LEMKIN
ENVOIE UN
MÉMORANDUM AU
PRÉSIDENT
ROOSEVELT

Raphael Lemkin prend la route de l'exode dès la reddition de son pays. Des pays baltes, il rejoint la Suède, puis les Etats-Unis. Convaincu que le peuple juif est en train de « *disparaître de la Terre* », il envoie un mémorandum au président Roosevelt, dont il croit qu'il manque d'informations. De simples conseillers lui répondent des semaines plus tard qu'il faut prendre patience. Mortifié que Roosevelt ne perçoive l'urgence de la situation, il en conclut que les Alliés sont en train de se rendre complices indirectement du crime contre le peuple juif.

Le résistant catholique Jan Karski voit, lui, de ses propres yeux l'anéantissement du monde de Lemkin. A l'été 1942, il se rend avec une étoile jaune dans le ghetto de Varsovie, où il est témoin du sort qui est réservé aux juifs. « *Ils étaient encore vivants, mais à part la peau qui les recouvrait, les yeux, la voix, il n'y avait plus rien d'humain dans ces formes palpitantes* », écrit-il dans ses récits, qui seront ensuite publiés à Londres et à New York. Ses guides du ghetto lui indiquent que des crimes plus horribles sont perpétrés dans l'Est de la Pologne. Après avoir endossé en fraude l'uniforme d'un supplétif ukrainien des nazis, Karski se rend à Izbica, puis à Wolkowysk, le village d'enfance de Lemkin. Là, il voit, sent et entend les cris et la mort d'êtres humains entassés dans des wagons où l'on a versé de la chaux vive.

Lui aussi envoie un mémorandum à Roosevelt, dans lequel il l'avertit qu'« *une politique bestiale d'extermination* » est « *commise de sang-froid* ». Réfugié aux Etats-Unis fin 1942, il rencontre le président américain. Roosevelt, qui a déjà lu des dizaines de rapports sur le sujet, se montre plus préoccupé par l'économie de la Pologne. Il fait remettre à Karski une liste de personnalités juives à rencontrer. Nombre d'entre elles refuseront simplement de le croire, tel Felix Frankfurter, juge à la Cour suprême.

Un mot nouveau pour « ce crime sans nom »

Spécialiste de la première guerre mondiale, Annette Becker montre que l'impossibilité à appréhender l'extermination des juifs trouve ses racines au moment de l'invasion de la Belgique par l'armée allemande, en août 1914. A la suite des atrocités commises par les troupes du II^e Reich – des milliers de civils belges tués et de maisons détruites –, quatre-vingt-treize intellectuels et artistes allemands signèrent un « appel au monde civilisé » qui niait ces atrocités.

EN 1942,
BEAUCOUP
PENSENT QUE
LES RAPPORTS
SUR
L'EXTERMINATION
DES JUIFS SONT
TRÈS EXAGÉRÉS

Au Royaume-Uni et aux Etats-Unis, en particulier, la propagande, qui insiste alors sur la « *barbarie allemande* », va jusqu'à affirmer que les soldats allemands ont coupé les mains des bébés belges. Cette mythification des atrocités convaincra par la suite de nombreux Américains et Britanniques qu'ils avaient été abusés pendant la Grande Guerre. En 1942, beaucoup, dont Lord Selborne, chef du Special Operations Executive, à Londres, pensent ainsi que les rapports sur l'extermination des juifs sont très exagérés.

Dès lors, comment les messagers du désastre ont-ils fait pour qu'on les croie ? Raphael Lemkin est convaincu qu'il faut un mot nouveau pour désigner « *ce crime sans nom* ». Lui qui s'est penché sur les crimes de la première guerre mondiale a relevé très tôt que les Arméniens avaient été victimes en 1915 d'une politique d'extermination comparable. Les notions de « crime de barbarie » (massacres, pogroms et cruautés collectives) et de « crime de vandalisme » (destructions d'œuvre d'art et de culture), qu'il a développées en 1933, n'ont toutefois pas été retenues par le droit international.

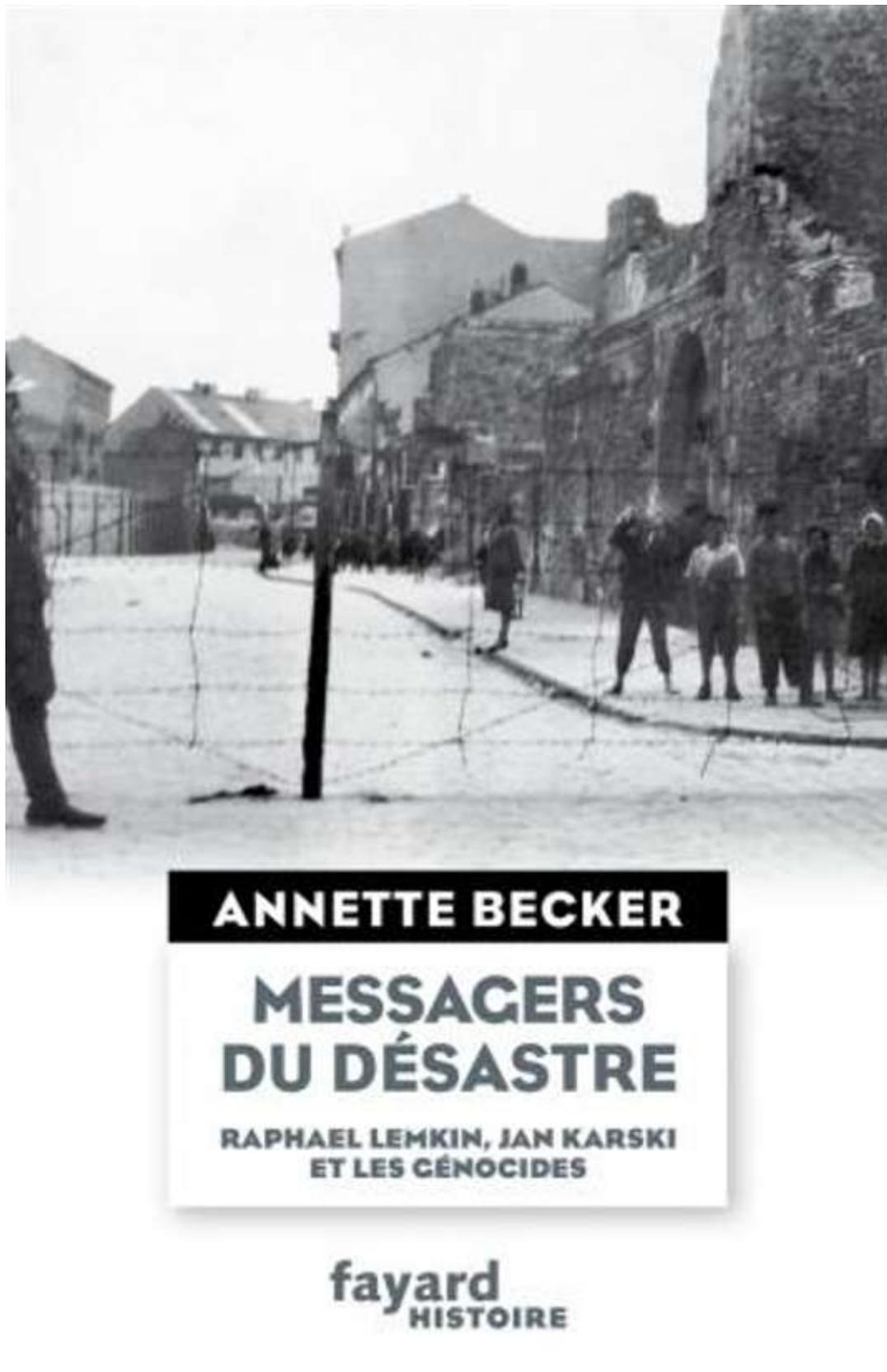
Lemkin forge alors en 1943 le concept de « génocide ». Ce barbarisme, qui associe le mot grec ancien *genos* (le collectif visé ou peuple) et le mot latin *occidere* (signifiant tuer), fait d'abord l'objet de vives critiques. « *Nous voilà enrichis d'un monstre* », peut-on lire dans l'éditorial du *Monde* du 11 décembre 1945. Le juriste français Eugène Aroneanu estime pour sa part qu'il est « *trop étroit pour embrasser l'ensemble des crimes contre l'humanité* ». Non retenu comme chef d'accusation et de condamnation au tribunal de Nuremberg, le concept de génocide sera finalement adopté par l'ONU en 1948.

Derrière les mots, des combats

Henry Wallace, qui fut vice-président des Etats-Unis de 1941 à 1945, disait de Lemkin qu'il était doué d'une « *compétence extrême dans un champ très compliqué* ». Cette remarque pourrait aussi s'appliquer à Annette Becker, dont l'impressionnante recherche repose sur un ample corpus de textes retrouvés dans les fonds d'archives publics et privés britanniques, américains, français, israéliens et polonais. L'historienne cite Karski et Lemkin, mais aussi d'autres messagers du désastre, tels les écrivains Arthur Koestler, George Orwell ou Franz Werfel, montrant ainsi que derrière l'histoire des mots et des idées, il y a des combats d'hommes et de femmes.

Annette Becker inscrit son travail dans les pas de Karski et Lemkin, rappelant que les hommes continuent de perpétrer des génocides et de les nier. Si les Arméniens exigent la reconnaissance du génocide de 1915, l'Etat turc se tient jusqu'aujourd'hui sur sa position négationniste. L'ouvrage se conclut chez les Tutsi du Rwanda, qui, dans l'indifférence générale, furent victimes d'un génocide en 1994. Et l'historienne d'affirmer qu'aujourd'hui encore, les hommes restent incapables de voir ce qu'ils voient. On ne saurait lui donner tort.

« Messagers du désastre », d'Annette Becker, Fayard, 288 pages, 20,90 euros.



ANNETTE BECKER

**MESSAGERS
DU DÉSASTRE**

**RAPHAEL LEMKIN, JAN KARSKI
ET LES CÉNOCIDES**

fayard
HISTOIRE

DR